

CHRISTIAN BOBIN



LE TRÈS-BAS

L'UN  
ET  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication









*À Ghislaine Marion  
délivrant par son rire  
tous les chemins de l'encre*



*Une question  
qui désespère de sa réponse*





*L'enfant partit avec l'ange et le chien suivit derrière.* C'est une phrase qui est dans la Bible. C'est une phrase du livre de Tobie, dans la Bible. La Bible est un livre qui est fait de beaucoup de livres, et dans chacun d'eux beaucoup de phrases, et dans chacune de ces phrases beaucoup d'étoiles, d'oliviers et de fontaines, de petits ânes et de figuiers, de champs de blé et de poissons – et le vent, partout le vent, le mauve du vent du soir, le rose de la brise matinale, le noir des grandes tempêtes. Les livres d'aujourd'hui sont en papier. Les livres d'hier étaient en peau. La Bible est le seul livre d'air – un déluge d'encre et de vent. Un livre insensé, égaré dans son sens, aussi perdu dans ses pages que le vent sur les parkings des supermarchés, dans les cheveux des femmes, dans les yeux des enfants. Un livre impossible à tenir entre deux mains calmes pour une lecture sage, lointaine : il s'envolerait aussitôt, éparpillerait le

sable de ses phrases entre les doigts. On prend le vent entre ses mains et très vite on s'arrête, comme au début d'un amour, on dit je m'en tiens là, j'ai tout trouvé, enfin il était temps, je m'en tiens là, à ce premier sourire, premier rendez-vous, première phrase au hasard. *L'enfant partit avec l'ange et le chien suivit derrière.* Cette phrase convient merveilleusement à François d'Assise. On sait de lui peu de choses et c'est tant mieux. Ce qu'on sait de quelqu'un empêche de le connaître. Ce qu'on en dit, en croyant savoir ce qu'on dit, rend difficile de le voir. On dit par exemple : *Saint-François-d'Assise.* On le dit en somnambule, sans sortir du sommeil de la langue. On ne dit pas, on laisse dire. On laisse les mots venir, ils viennent dans un ordre qui n'est pas le nôtre, qui est l'ordre du mensonge, de la mort, de la vie en société. Très peu de vraies paroles s'échangent chaque jour, vraiment très peu. Peut-être ne tombe-t-on amoureux que pour enfin commencer à parler. Peut-être n'ouvre-t-on un livre que pour enfin commencer à entendre. *L'enfant partit avec l'ange et le chien suivit derrière.* Dans cette phrase vous ne voyez ni l'ange ni l'enfant. Vous voyez le chien seulement, vous devinez son humeur joyeuse, vous le regardez suivre les deux invisibles : l'enfant – rendu invisible par son insouciance –, l'ange – rendu invi-

sible par sa simplicité. Le chien, oui, on le voit. Derrière. À la traîne. Il suit les deux autres. Il les suit à la trace et parfois il flâne, il s'égaré dans un pré, il se fige devant une poule d'eau ou un renard, puis en deux bonds il rejoint les autres, il recolle aux basques de l'enfant et de l'ange. Vagabond, folâtre. L'enfant et l'ange sont sur la même ligne. Peut-être l'enfant tient-il la main de l'ange, pour le conduire, pour que l'ange ne soit pas trop gêné, lui qui va dans le monde visible comme un aveugle dans le plein jour. Et l'enfant chantonne, raconte ce qui lui passe par la tête, et l'ange sourit, acquiesce – et le chien toujours derrière ces deux-là, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ce chien est dans la Bible. Il n'y a pas beaucoup de chiens dans la Bible. Il y a des baleines, des brebis, des oiseaux et des serpents, mais très peu de chiens. Vous ne connaissez même que celui-là, traînant les chemins, suivant ses deux maîtres : l'enfant et l'ange, le rire et le silence, le jeu et la grâce. Chien François d'Assise.

C'est une question qui ne trouve pas sa réponse. C'est une question qui désespère de sa réponse. Elle cogne sous les tempes comme une mouche contre les vitres – jusqu'à trouver le plein air de sa réponse. C'est une question enfantine. Elle est posée par l'âme qui s'agite dans une poignée de

ciel bleu, sous un silence trop grand pour elle : d'où je viens, moi qui n'étais pas toujours là? Où j'étais quand je n'étais pas né? Notre époque a la réponse la plus courte qui soit : tu viens d'une copulation entre ton père et ta mère. Tu es le fruit de quelques soupirs et d'un peu de plaisir. D'ailleurs ces soupirs et ce plaisir ne sont pas indispensables. Aujourd'hui nous n'avons plus besoin que d'une éprouvette. Telle est la dernière réponse en date : tu viens d'un spermatozoïde et d'un ovule. Il n'y a pas à voir en deçà. Il n'y a pas plus d'en deçà que d'au-delà. Tu n'es qu'un soubresaut de la matière sur elle-même, un chemin éloigné que prend le néant pour, au bout du compte, se rejoindre. Au treizième siècle, au siècle de François d'Assise, la réponse était plus longue, beaucoup plus longue, même si elle se révélait aussi peu capable d'éteindre la question. Au treizième siècle on venait de Dieu et on y retournait. La réponse dans son intégralité était dans la Bible, ne faisait qu'un avec le Livre. Une réponse de milliers de pages. Elle n'était pas tant dans la Bible que dans le cœur de celui qui lisait la Bible pour y trouver la réponse. Et il ne pouvait bien lire qu'en faisant entrer sa lecture dans chacun de ses jours. La réponse n'était pas lue mais éprouvée – charnellement éprouvée, mentalement éprouvée, spirituellement éprouvée. Ce n'était pas

une réponse de professeur. Les professeurs sont des gens qui apprennent aux autres les mots qu'eux-mêmes ont trouvés dans les livres. Mais on n'apprend pas de mots dans un livre d'air. On en reçoit par intervalles la fraîcheur. On tressaille sous le souffle d'une parole : je t'aimais bien avant que tu sois né. Je t'aimerai bien après la fin des temps. Je t'aime dans toutes éternités. Avant de sommeiller ébloui dans le ventre de sa mère, François d'Assise baignait dans cette parole. On la tenait enfermée dans la Bible comme de l'or au fond d'un coffre. On la délivrait dans les fêtes, dans les gestes du travail et dans les gestes du repos. Elle imprégnait les rondeurs de la terre, le souffle des bêtes dans les granges, le goût du pain fort. Et avant d'être dans la Bible, cette parole, où elle était, d'où elle venait? Elle planait sur le vide des terres et sur le vide des cœurs, elle rôdait avec le vent dans les déserts. Elle était première. Elle avait toujours été là. La parole d'amour est antérieure à tout, même à l'amour. Au début il n'y avait qu'elle, la voix sans mots, le souffle d'or enveloppant Dieu, François d'Assise et le chien de Tobie, serrés ensemble, leurs haleines confondues.

Je t'aimais. Je t'aime. Je t'aimerai. Il ne suffit pas d'une chair pour naître. Il y faut aussi cette

parole. Elle vient de loin. Elle vient du bleu lointain des cieux, elle s'enfonce dans le vivant, elle ruisselle sous les chairs du vivant comme une eau souterraine d'amour pur. Ce n'est pas nécessaire de connaître la Bible pour l'entendre. Ce n'est pas nécessaire de croire en Dieu pour être vivifié par son souffle. Cette parole imprègne chaque page de la Bible, mais elle imprègne aussi bien les feuilles des arbres, le poil des animaux et chaque grain de poussière volant dans l'air. Le fin fond de la matière, son dernier noyau, sa pointe ultime, ce n'est pas la matière mais cette parole. Je t'aime. Je t'aime d'un amour éternel, éternellement tourné vers toi – poussière, bête, homme. Avant de planer sur les berceaux, avant de danser aux lèvres des mères, cette parole se fraie un chemin au travers des voix qui font une époque, qui en donnent le ton et la couleur. Paroles de guerre et de commerce. Paroles de gloire et de désastre. Paroles de sourds. Et par le travers, et par en dessous, et par en dessus, l'esprit du vent, la folle rumeur, le bourdonnement dans le sang rouge : je t'aime. Bien avant que tu sois né. Bien après la fin des temps. Je t'aime dans toutes éternités. Il vient de là, François d'Assise. Il vient de là et il y retourne comme on revient au lit profond entre les bras d'une belle.

Mais rapprochons-nous un peu. Écoutons les bruits du monde à la fenêtre. Le bruit de l'or, le bruit de l'épée, le bruit des prières. Ceux qui comptent leurs sous derrière un rideau lourd. Ceux qui cuvent un vin noir au fond de leurs châteaux. Ceux qui marmonnent sous la dentelle des anges. Le marchand, le guerrier et le prêtre. Ces trois-là se partagent le treizième siècle. Et puis il y a une autre classe. Elle est dans l'ombre, trop retirée en elle-même pour qu'aucune lumière puisse jamais l'y chercher. Elle est comme la matière première des trois autres. Les marchands y puisent la main-d'œuvre dont ils ont besoin. Les guerriers y trouvent de quoi renouveler leurs armées. Les prêtres y flairent les âmes dont ils ont goût. Ces trois-là espèrent quelque chose en récompense de leur travail : la fortune, la gloire ou le salut. Cette classe n'espère rien, pas même le passage du temps, l'endormissement de la douleur. Cette classe est celle des pauvres. Elle est du treizième et elle est du vingtième, elle est de tous les siècles. Elle est aussi vieille que Dieu, aussi muette que Dieu, aussi perdue que lui dans sa vieillesse, dans son silence. Elle donnera à François d'Assise son vrai visage. Un visage bien plus beau que celui en bois peint des églises, bien plus pur que celui des grands peintres. Un simple visage de pauvre. Un pauvre visage de pauvre, d'idiot, de gueux.







L'UN  
ET  
L'AUTRE

*nrf*



92-IX A 72715 ISBN 2-07-072715-7

Extrait de la publication